

**LE MONDE RÉEL ET LES MONDES DE LA SUGGESTION
DANS « LETTRES PERSANES »**

Andreea VLĂDESCU
comanlupu@rdslink.ro
Université “Spiru Haret” Bucarest

Résumé

L'ouvrage analyse la vision documentée et érudite de Montesquieu sur la réalité géographique, sur Le monde, vision ancrée dans la perspective des connaissances du XVIII^e siècle, qu'on rapporte aux mondes de la suggestion esthétique complexe (sociale, morale, politique), propres au roman du XVIII^e, qui parfois annonce la modernité.

Mots-clés : monde réel, suggestion, discours philosophique, allégorie, modernité

Consacrées comme l'épilogue de la littératurité classique, les *Lettres persanes* joignent l'esprit satyrique à continuation de La Bruyère, l'observation critique moliéresque ainsi que la couleur des situations prises sur le vif, en bonne tradition de Le Sage, à un certain scepticisme, qui les rattache à Montaigne. Paru en 1721 «à Cologne, chez Pierre Marteau», ce « roman » s'est imposé aussi en tant que point de départ du discours des Lumières et prologue de l'activité du philosophe Montesquieu. Nous trouvons que cette dimension de l'écriture serait l'expression d'une nouvelle perspective sur le littéraire même et sur ses fins, vision qui annonce l'attitude des Lumières.

Ainsi, le provincial, homme de robe, auteur anonyme de la première édition de l'oeuvre, refuse la structure traditionnelle, obligatoirement ouverte par une préface « dédicatoire », ainsi que la protection d'un seigneur, habituelle pour les oeuvres à message critique, tout en soulignant le sous-texte subversif, par la seule mention du fait qu'il aurait dû / pu le faire: »Je ne fais point ici d'épître dédicatoire, et je ne demande point de protection pour ce livre... dans un lieu déjà très ennuyeux de lui-même, je veux dire une préface ».

Le baron de Montesquieu, qui a connu la gloire grâce à cet ouvrage, dans *Quelques réflexions sur les Lettres persanes*, mises en tête de l'édition de 1754, nie le caractère de roman, au moins traditionnel, et s'attaque au « ressources » du succès de celui-ci.

Rien n'a plus d'avantage dans les Lettres persanes que d'y trouver sans y penser une espèce de roman. [...] D'ailleurs, ces sortes

de romans réussissent ordinairement parce qu'on rend compte soi-même de sa situation actuelle, ce qui fait plus sentir les passions que tous les récits qu'on en pourrait faire.

Donc, l'appartenance stricte à « ces sortes de romans » (basés uniquement sur la fiction – ici, celle du voyageur étranger – et développant les piquanteries exotiques d'une intrigue de sérail) est rejetée, en tant qu'expression d'une simple identification subjective du lecteur avec les héros. Dans ce refus, on saisit l'aspiration de l'auteur vers l'objectivité d'une perspective généralisante, orientée vers l'ensemble de la condition humaine.

Dans la même préface, Montesquieu attire l'attention sur l'intérêt et sur la portée des digressions, qui « dans les romans ordinaires... ne peuvent être permises que lorsqu'elles forment elles-mêmes un nouveau roman ».

Cette affirmation, lourde de conséquences, exprime le déplacement du centre d'intérêt de l'auteur, de la « réalité » fictive, vers l'essence même du réel concret. C'est pourquoi le récit de l'intrigue du sérail nous semble avoir seulement la fonction d'un second cadre, d'une toile de fond épique, due à illustrer / à infirmer les assertions du premier plan, tout en comblant l'attente du public des romans. En même temps, cet effacement du narratif divertissant et édifiant a ouvert la voie au discours réflexif / interprétatif, qui éloigne l'oeuvre du roman proprement dit, et d'autant plus de la tradition de l'épistolaire, lié à un schéma thématique (uniquement exotique, de voyage ou érotique). Cette mise de l'épique en arrière plan institue plutôt le climat du débat – cher au XVIII^e siècle – et de la (relative) liberté du mouvement des idées et de l'éclectisme:

Mais, dans la forme des lettres où les acteurs ne sont pas choisis, et où les sujets qu'on traite ne sont dépendants d'aucun dessein ou d'aucun plan déjà formé, l'auteur s'est donné l'avantage de pouvoir joindre de la philosophie, de la politique, et de la morale à un roman, et de lier le tout par une chaîne secrète et en quelque façon inconnue.

Nous trouvons que « cette chaîne secrète et en quelque façon inconnue » est justement la vision déterministe. Les effets (sociaux, moraux, politiques ou religieux) font l'objet de la description (des moeurs sociales ou des caractères des individus). La plupart des causes (leur existence en tant que tels, leur aspect / leur essence) est mise à jour dans les discours philosophiques. Apparemment, la structure du livre les

associe dans une totale liberté, en soi divertissante. Nous avançons l'hypothèse qu'on a à faire ici à un faux désordre, qui implique en fait une alternance bien étudiée. La tension de l'action (des lettres narratives à sujet exotique), alterne ainsi avec l'intérêt à demi amusé, à demi amer pour la satire morale ou sociale (des lettres descriptives / caractérologiques) et avec la gravité réflexive (de celles érudites / analytiques).

Dans l'économie de l'oeuvre, le discours philosophique prend justement l'aspect des lettres digressives. De cette manière, ce discours constitue le noyau „d'un nouveau roman”, qui exclut les fins de tout mouvement narratif pur, remplacé à la rigueur par l'épique symbolique (de la parabole - *L'histoire des troglodytes*, lettres XI-XIV – ou du conte allégorique à sujet exotique - *L'histoire d'Aphéridor et d'Astarté*, lettre LXVII), propre aux débats rationalistes. La multitude des sujets proposés par ces discours, tout comme l'aspiration de l'ensemble vers la totalité, spécifique à l'existence même, ébauchent un inventaire thématique, développé plus tard, par la littérature philosophique du XVIII^e: la société et les formes de gouvernement, la condition féminine et les types de discrimination, la religion et la foi, la culture et la science, la justice et les lois, l'enseignement et la presse, le théâtre et la littérature, l'histoire (plutôt des moeurs et des mentalités) et la géographie universelles. Cet inventaire même éloigne l'auteur du fictionnaire divertissant et imaginaire, et le convertit en érudit, maître de ses ressources, prêt à „éclairer” en informant et surtout en expliquant. L'attitude de l'auteur devient, à ce niveau, celle d'un chercheur, qui détecte et explique les causes des choses et leur enchaînement dans le monde réel.

La réalité, non pas évoquée, mais disséquée de la sorte, impose une autre perception du monde, qui n'est plus (tellement) imagée / fictive, mais concrète, matérielle. Ce monde varié et reflété esthétiquement par la convention-cadre (du discours épistolier de l'étranger) cesse d'être un simple décor ou un contexte, à l'usage des personnages / créé pour qu'ils puissent se mouvoir. Il acquiert la tridimensionnalité (philosophique, géopolitique, psychologique) de la perspective érudite du savant qui écrit pour la confrontation des idées. Auprès des modèles thématiques et esthétiques employés dès l'aube du roman, Montesquieu adopte ainsi les sources informatives.

L'image du monde proposée par l'auteur acquiert de la sorte la cohérence de la multiplicité du réel géopolitique de son temps. Au monde occidental s'ajoute et s'oppose – sans être minimisé – celui oriental, avec les hypostases et les motivations de la différence. Dus à la variété des

climats, ces univers socio-politiques et psychologiques supposent et s'assument la diversité dans l'unité des contours des deux civilisations.

Les idées modernes de diversité, de différence et même celle de la nécessaire complémentarité des civilisations sont les axes du livre et elles sont affirmées dès la première lettre:

Nous sommes nés dans un royaume florissant, mais nous n'avons pas cru que ses bornes fussent celles de nos connaissances et que la lumière orientale dût seule nous éclairer.

La différence, l'existence simultanée d'un monde distinct et en même temps semblable par beaucoup d'aspects, acquièrent dans les épîtres des significations diverses, qui confèrent à l'oeuvre autant de clés de lecture. Ces significations développent l'image de plusieurs mondes fictionnels, qui reflètent les multiples facettes de l'unicité si variée du réel.

L'Orient est pour Montesquieu en premier lieu la perspective distincte, extérieure, le système référentiel „étranger”, dont Rica et Usbek ne sont que les principaux correspondants. "Les Persans qui devaient y jouer un si grand rôle se trouvaient tout à coup transplantés en Europe" (Montesquieu, *Quelques réflexions sur les lettres persanes*). Cette signification oriente le lecteur vers le roman épistolaire, basé sur la convention du voyageur étranger et vers un certain exotisme réversible, générateur à double sens de la satire et du tragique. Fait non remarqué par la critique, les étrangers „s'étonnent” devant les aspects absurdes, sinon tragiques de la comédie humaine ou sociale à laquelle ils sont spectateurs et ils saisissent –souvent sans s'en rendre compte – les dessous ridicules de la tragédie du monde où ils jouent leurs propres rôles sociaux.

Cette perspective, ainsi que la convention qui en découle fixent l'oeuvre dans toute une série (dont les origines se trouvent dans le récit du génois Marana, qui a publié sous l'anonymat, en 1684, *L'espion du grand Seigneur et les relations secrètes envoyées au divan de Constantinople* et dont Montesquieu est marqué surtout par les créations de Dufresny, *Amusements sérieux et comiques d'un siamois à Paris*, 1705, et de l'anglais Addison, qui a rédigé en 1711, dans le journal „Spectator”, *Les promenades des rajahs indiens à Londres*).

Malgré l'horizon d'attente du public, l'écrivain refuse la tentation du journal proprement dit de voyage, il ne conte pas les aventures concrètes, et il ne décrit pas les merveilles de la nature et des arts d'un monde qui est „l'autre” pour le voyageur. Le monde parcouru est matérialisé par ses repères extérieurs qui circonscrivent le trajet d'un voyage possible, qui aurait pu durer à l'époque (en 1711) 13 mois et demi

et qui aurait pu couvrir la distance entre Ispahan et Paris en passant, en Asie, par: Com (Koum), Casbin, Tauris, Erivan, Erzeron (Erzeroum), Tocat et Smyrne, et en Europe par Venise, Livourne, Marseille, Paris.

Dans son ensemble, l'Orient parcouru, géographiquement proche, offre l'image d'un « monde étrange(r) », et menaçant. Il s'agit d'une chaîne d'empires, qui engendre la réalité condamnable par son essence même: la force du pouvoir absolu, qui égorge le moindre mouvement ou toute tentation de changement. L'Orient devient de la sorte l'allégorie d'un premier grand espace (géo)politique concentrationnaire, celui de la stagnation et de la suffisance, propres à la tyrannie.

Le fait que l'auteur renonce aux détails extérieurs, descriptifs, nous suggère que, loin de se limiter à une zone géographique, par l'Orient il n'esquisse pas un espace concret, mais un état (politique), « l'alternative extrême à la normalité équilibrée du connu, du familier ou l'image tragiquement altérée de celle-ci » (manière allégorique de tirer aussi un signal d'alarme?). Ici, la diversité est bornée à celle des maîtres (l'empire ottoman pour l'Asie Mineure, les Turcs et les Persans pour „la grande Asie”) et l'histoire même est limitée à celle des conquêtes (d'abord des Grecs et des Romains, ensuite des Tartares).

Le paradoxe de l'Orient (= tout pouvoir discrétionnaire) est illustré par la Turquie (lettre XIX). Ce pays devient de la sorte le symbole de la force et de la faiblesse des tyrannies. Les termes dans lesquels Montesquieu les définit – indirectement - attaquent cet excès de pouvoir, tout en soulignant la tension de la constance de la crise qui soutient et qui use en même temps ce genre de régime.

De Tocat à Smyrne, on ne trouve pas une seule ville qui mérite qu'on la nomme. J'ai vu avec étonnement la faiblesse de l'empire des osmanlis. Ce corps malade ne se soutient pas par un régime doux et tempéré, mais par des remèdes, violents, qui l'épuisent et le minent sans cesse.

Désignant l'empire osmanlis, par la métaphore du „malade” de l'Europe, qui allait faire carrière dans la représentation du monde durant l'entier siècle „philosophique”, Montesquieu semble suggérer aussi, sinon plutôt, une altération de l'essence, une extrême corruption des valeurs, leur annulation tragique en faveur d'un absurde intérêt matériel immédiat. « Les bachats, qui n'obtiennent leurs emplois qu'à force d'argent, entrent ruinés dans les provinces et les ravagent comme des pays de conquête ».

L'énumération, bien documentée, des traits saillants de la Turquie enregistre en fait autant de caractéristiques et d'effets d'un gouvernement despotique, qui vont de pair avec l'autarcie.

Pendant que les nations d'Europe se raffinent tous les jours, ils restent dans leur ancienne ignorance, et ils ne s'avisent de prendre leurs nouvelles inventions qu'après qu'elles s'en soient servies mille fois contre eux.

Cette vision symbolique (plutôt de l'essence / des alternatives) du monde concret rattache l'oeuvre à l'univers rhétorique de l'essai, à la fois philosophique et (d'économie) politique, qui annonce la perspective historique, le type de relations et la causalité matérialiste et rationaliste de *L'esprit des lois*.

L'impunité règne dans ce gouvernement sévère... La propriété des terres est incertaine, et, par conséquent, l'ardeur de les faire valoir ralentie... Ces barbares ont tellement abandonné les arts, qu'ils ont négligés jusqu'à l'art militaire... Incapables de faire le commerce, ils souffrent presque avec peine que les Européens, toujours laborieux et entreprenants viennent le faire.

Miné, fatigué, épuisé semblent être les termes qui définissent, en fin de compte, par la Turquie, tout despotisme.

La Perse, dans cette vaste fresque du totalitarisme, qui est chez Montesquieu l'Orient, est une illustration allégorique de la contexture de ce système. Ses traditions, ses moeurs, la foi et ses bases, la vie sociale et ses relations hiérarchisées sont évoqués avec une exactitude rigoureuse, à partir des sources érudites: les relations des missionnaires (capucins, 1628, dominicains, 1667, jésuites, 1692) et des voyageurs (Adam Oeslager, 1635; Th Herbert, 1627, J. B. Tavernier, 1676, J. Chardin, 1711).

L'image de la Perse concentrée autour de Usbek est celle du pays de la violence de la force: sensuelle et de la coutume (qui remplace l'amour dans le sérail), politique (du prince et des gouvernants qui réduisent tout rapport social à l'arbitraire de la volonté unique), religieuse (des immaums et des santons qui convertissent un pouvoir spirituel en fanatisme, soutenu par une foi et des rites absurdes). Traduite dans les termes de la fiction, cette diversité de la pression exercée sur l'individu et sur la collectivité crée un monde de tension tragique, spécifique au roman d'intrigue (amoureuse ou exotique, du sérail).

Développant tous les registres des différences qui marquent chaque niveau de l'existence, la Perse est dans l'oeuvre la contrée qui mène la différence jusqu'au distinct, au concept de *l'autre(ment)*. Formulé dans *Quelques réflexions...*, le concept est copieusement illustré dans les lettres, en tant que monde connu, mais nié, rejeté, refusé, comme „un autre univers,” par rapport au connu, au familier: *l'Occident*.

La comparaison omniprésente constitue le sujet de l'antithèse explicite en ce qui concerne la condition de l'individu (lettre XXXIV), les nobles et les monarques (LXXXVIII; CII; CIII), le clergé (XXXV; XCIII). A ces niveaux, la Perse (=le lointain) s'oppose à la France (= le proche).

La condition de l'individu et surtout de la femme en Perse sont mises sous le signe de l'action interdite (« ne jouent, ne veillent. ne s'exposent »). Ses sentiments sont évoqués par des associations qui relèvent l'absurde d'une sorte de vécu déchirant, dont l'expression se rattache à l'oxymore: « plaisirs graves, joies sévères ». La vie sociale est « réglée par trois impératifs: autorité, subordination, dépendance » et elle est réduite à « peu de commerce entre eux; il ne se voient que lorsqu'ils sont forcés par la cérémonie...de manière que chaque famille est pour ainsi dire isolée ».

À ce sombre portrait générique l'auteur oppose « la gaîté qu'ont les français, cette liberté d'esprit, cet air content dans tous les états et dans toutes les conditions ». Les relations humaines en France s'expriment dans les termes du suprême sentiment, qui régit toute communication: « L'amitié, ce doux engagement du coeur, qui fait ici la douceur de la vie ». Au niveau de la condition humaine, l'opposition suggère l'illustration métaphorique des significations de l'homme « d'ici », libre à être soi-même, qui demeure « naturel », par rapport à celui de « là-bas », dé-naturé par la société féroce.

Au niveau de l'être social, l'admiration de l'auteur (colorée aussi par une sorte de patriotisme?) laisse la place à la réserve critique, propre au scepticisme du XVIII^e, appliqué surtout aux sommets de la collectivité. En France, comme en Perse, donc (par extension allégorique), dans toute vie sociale, la différenciation hiérarchique dégrade de même les gens, qui sont nés égaux. L'auteur des *Esprit des lois* dirait qu'une même „loi interne,” celle de l'arbitraire, ignore la valeur du mérite réel, en imposant à la collectivité la noblesse

On dit que le premier de Paris est celui qui a les meilleurs chevaux à son carrosse; Un grand seigneur est un homme qui parle aux ministres, qui a des ancêtres, des dettes et des pensions; En Perse,

il n'y a de grands que ceux à qui le monarque donne quelque part au gouvernement" (lettre LXXXIII).

Une même loi „interne,“ celle de la rupture absurde avec la morale (lettre XLVI) et avec la raison (XCIII) régit les deux religions, le mahométisme et le christianisme, « deux branches produites » par « le vieux tronc » du judaïsme (lettre LX). En bon déiste, l'auteur s'amuse à énumérer d'une manière satirique l'irrationnel commun des rites: « leur baptême est l'image de nos ablutions légales, Leurs prêtres et leurs moines prient comme nous sept fois le jour, ils ont comme nous des jeûnes », ainsi que de la foi, chrétienne et mahométane:

(ils espèrent de jouir d'un paradis, où ils goûteront mille délices par le moyen de la résurrection des corps; ils rendent un culte aux bons anges, et se méfient des mauvais, ils ont une sainte crédulité pour les miracles, lettre XXXVII).

Développée, l'antithèse esquisse la parabole d'un univers dominé par les deux mondes parallèles: celui „d'ici“ et de „maintenant“ et celui de „là-bas“ et de „à jamais“.

Mis sous le signe d'une perpétuelle dynamique (des événements, et de la mode, du mouvement dans l'espace, et des changements des états sociaux et des moeurs, régis par des ressorts intérieurs), „Ici“ est en premier lieu la France.

Comme nous l'avons déjà démontré ailleurs, la France est chez Montesquieu l'espace de l'humain blessé dans sa bonté naturelle, par la corruption de la collectivité. Etant corrigible, cette humanité s'avère donc récupérable. Sa société, flexible, est améliorable et, par conséquent, peut être sauvée. Dans ce milieu, semble conclure l'auteur, l'idéal – du sauvetage collectif – par le redressement moral (lettres XI - XIV : l'histoire des troglodytes) garde sa portée.

Dans ce contexte, où le changement et le progrès sont donc possibles, les détours des normes, les tares et les vices ne sont que le reflet de l'adaptation sociale momentanée des moeurs, ou ils sont des déviations individuelles, par rapport à la nature. C'est pourquoi l'écrivain les aborde par des scènes de la vie quotidienne et par des portraits ancrés dans le registre comique. Les caractères à la manière de La Bruyère, plus piquants et moins bienveillants (lettres LII, LV, XCIX etc.) ou la théâtralité des situations prises sur le vif envisagent la correction par la satire. Celle-ci n'atteint jamais l'acidité vitriolante de la diatribe, car elle garde l'espoir du changement entrevu dans la dynamique même d'un

monde qui progresse au delà des masques sociales et de l'automatisme d'une vie dont

l'âme du souverain est un moule qui donne la forme... car le prince imprime le caractère de son esprit à la cour, la cour à la ville, la ville aux provinces (lettre XCIX).

Dans certaines lettres de digression philosophique, „ici” devient *Europe* et „là-bas” signifie le reste du monde, et en premier lieu *l'Asie*. C'est ainsi que le monde, bipolaire, en tant que concept, revêt l'aspect concret, matériel, d'un système planétaire, formé de plusieurs continents: au centre, l'Europe et l'Asie, et marginaux, l'Afrique (connu seulement par ses côtes) et l'Amérique.

Fixé plus ou moins ironiquement, le centre effectif de cette „*imago mundi*”, « capitale de l'empire de l'Europe » est Paris, axe du monde, dont la loi fondamentale de l'existence est la dialectique du mouvement, du progrès, en dépit des crises, dues aux problèmes universelles de la dépopulation (lettres CXIV - CXII), des catastrophes et des maladies (CXIII) jusqu'au déséquilibre entre les bienfaits des sciences et des arts (CVI) et leurs méfaits (CV).

Circonsrite géographiquement, l'Europe est définie pour la première fois aussi en tant qu'espace de la diversité assumée et des différences en action de tous les niveaux de l'ensemble de l'existence. De la sorte, celui-ci s'individualise. L'humain acquiert sa dimension ethnique, pittoresque et ridicule, par la perspective extérieure (française) de ses côtés excessifs, ou par la hyperbole réductrice des marques extérieures (les Portugais et les Espagnols, lettre LXXVIII)

La société manifeste la différence par l'assiette politique distincte

Les plus puissants états de l'Europe sont ceux de l'empereur, des rois de France, d'Angleterre et d'Espagne. L'Italie et une grande partie de l'Allemagne sont partagés dans un nombre infini de petits états, dont les princes sont, à proprement parler, les martyrs de la souveraineté (lettre CII).

Illustrant la diversité des climats, l'Europe est le reflet de l'évolution historique vers un présent qui porte les marques de l'avenir:

L'empire de l'Allemagne, qui n'est qu'une ombre du premier empire... se fortifie à mesure de ses pertes... et devient indomptable par ses défaites: La nation espagnole perdit sa force et sa réputation même et ne conserva que l'orgueil de sa première puissance (lettre CXXXVI).

Modèle de monarchie éclairée, l'Angleterre est celle « où l'on voit la liberté sortir sans cesse des feux de la discorde et de la sédition (CXXXVI) ».

Les républiques (la Suisse, Venise, Gênes) –avec l'origine politique dans la démocratie athénienne et dans la tradition romaine– constituent l'alternative de l'Europe centrale à la monarchie dominante.

Aux confins du monde chrétien, avec des usances et un régime qui rappelle plutôt l'Asie est placée „la Moscovie”, seul espace chrétien d'authentique tyrannie. « Il (le czar) est le maître absolu de la vie et des biens de ses sujets, qui sont tous esclaves; Les moscovites ne peuvent point sortir de l'empire, fût-ce pour voyager » (*LI*).

L'évocation de la future Russie, faite par Margoum, « envoyé de Perse en Moscovie » (*lettre LI*) oriente l'allégorie vers la mise en question du péril de toute tyrannie chrétienne et surtout de celle des « vastes états [russes] où le prince [Pierre le Grand] erre laissant partout des marques de sa sévérité naturelle ». La fin de l'une des premières évocations de la Russie contient, à peine dissimulée, une menace que l'avenir allait confirmer: « Il [le czar] les quitte, comme s'ils ne pouvaient le contenir, et vas chercher dans l'Europe d'autres provinces et de nouveaux royaumes » (*Lettre LI*)

À tous ses niveaux, l'antithèse entre l'Orient (la Perse)/ l'Asie et l'Occident (la France) / l'Europe est, en fin de compte, réductible à celle entre la liberté, ressource de l'action et de l'espoir dans le progrès et l'inertie destructrice, auto dévorante de tout excès, surtout du pouvoir: « Il semble que la liberté soit faite pour le génie des peuples d'Europe et que la servitude soit pour celui des peuples d'Asie ». (*CXI*)

Alternant la gravité réflexive avec la piquanterie d'une satire qui s'attaque aussi au sujet contemplé qu'à l'agent contemplateur, l'image du monde offerte par Montesquieu est celle d'un miroir promené le long du réel, par un écrivain érudit. Celui-ci sait le mouvoir pour changer des perspectives et des lumières qui s'y reflètent, et même l'abaisser vers l'essence, justement pour inciter le lecteur à s'engager dans ce qui n'est plus le divertissement édifiant, propre au roman, mais un jeu intellectuel. L'image ainsi projetée envisage le message philosophique et militant, propre au XVIII^e, celui de la liberté raisonnée, basé sur la compréhension et sur l'acceptation de l'altérité et de l'existence d'une multiplicité de solutions pour un monde de la diversité. Ces problèmes devraient être résolus selon la perspective de l'unité des valeurs indissociables: morales, du devoir accompli, de la foi, de la justice. Due à l'unicité de la condition

humaine, l'universalité des problèmes exclut toute forme de discrimination: individuelle (ethnique, religieuse, sexuelle), collective (servitude et esclavage), politique (tyrannie et colonisation).

Bibliographie

Beaurepaire, P.-Y., *L'Europe des lumières*, Presses Universitaires de France, Paris, 2004,

Munteanu, R., *Cultura europeană în epoca luminilor*, Univers, București, 1974.

Saulnier, V.-L., *La littérature française du siècle philosophique*, Presses Universitaires de France, Paris, 1963.